

de détails. — A Constantinople, au monastère de Chrysobalante, sainte Irène, abbesse. A la mort de Théophile, empereur d'Orient (842), Irène fut promise en mariage par la reine Théodora à son fils Michel ; mais, jalouse de n'avoir d'autre époux que le Christ, elle s'enferma dans un couvent. Ses rares vertus lui firent en peu de temps une haute réputation et elle devint abbesse. Sa continuelle occupation était d'édifier par ses exemples les religieuses qui lui avaient été confiées. Dieu lui accorda le don des larmes et celui de prophétie. Après avoir prédit le jour de sa mort, elle s'endormit doucement dans le Seigneur. IX^e ou X^e s. — En Suède, saint Botuide ou Botwin, martyr. Ses parents étaient païens et habitaient la province de Södermanland. S'étant lié d'amitié avec un pieux ecclésiastique qui lui découvrit les merveilles de la religion chrétienne, il résolut de ne s'occuper désormais que de gagner à Jésus-Christ les pauvres habitants de sa patrie. Un homme du pays des Slaves qu'il avait racheté de l'esclavage et qu'il s'occupait à instruire de la foi, le surprit traîtreusement pendant son sommeil et lui asséna sur la tête un coup de hache qui lui porta la mort. Son corps fut porté dans le Södermanland, et on éleva sur son tombeau une église qui prit le nom de Botuidskirche ou Botkirk. XII^e s. — A Plaisance, en Italie, saint Raymond Palmier, confesseur. A la mort de son père, il fit avec sa mère le pèlerinage de la Terre-Sainte, puis revint dans sa patrie où il perdit sa mère. Il épousa alors une femme vertueuse et eut cinq enfants qu'il éleva dans la piété. Le ciel les lui ravit tout jeunes encore : Raymond distribua alors tous ses biens aux pauvres et entreprit de saints pèlerinages, faisant le bien partout où il passait. Il mourut au milieu des fatigues de ses fréquents voyages. De nombreux miracles ont illustré son tombeau. 1200.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,

MARTYRS A MILAN

I^{er} siècle. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Néron.

*Non cessat hostis persequi; et si non aperte sævit,
insidiis agit.*

L'ennemi ne cesse jamais ses persécutions; quand il
n'attaque pas au grand jour, il trame dans l'ombre.

Saint Augustin.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, Nazaire naquit à Rome ; son père, nommé Africain, était infidèle et occupait un rang élevé dans les armées de l'empire. Sa mère, pieuse femme que l'Eglise honore sous le nom de sainte Perpétue, avait reçu le baptême des mains de saint Pierre ; cette généreuse chrétienne veilla avec une tendre sollicitude sur l'âme de son fils, qui avait un naturel fort doux, un cœur droit. Il répondit aux soins maternels par ces vertus précoces et ces habitudes d'innocence, qui font le charme et la beauté du jeune âge.

Parvenu à sa neuvième année, Nazaire s'aperçut que ses parents n'adoraient pas le même Dieu, ne suivaient pas le même culte ; chacun d'eux, en effet, s'efforçait d'attirer à sa croyance le jeune enfant : lutte difficile dans laquelle beaucoup succombent et qui prive bien des âmes de la gloire éternelle ! mais la grâce répondant sans doute aux ardentes prières de sainte Perpétue, le tira de cette cruelle incertitude et l'attacha irrévocablement au Dieu qu'adorait sa mère. Il fut baptisé par saint Lin, devenu pape plus tard, et la foi, fructifiant au centuple dans ce jeune cœur, fit bientôt de Nazaire un des plus fervents chrétiens de l'Italie.

Africain avait vu par là s'évanouir les espérances d'honneurs et de fortune qu'il avait conçues et fondées sur l'avenir de son fils. Aussi employa-t-il les promesses d'abord, puis les menaces, puis les mauvais traitements,

pour le détacher de sa foi et le porter au culte des idoles. Nazaire fut inébranlable, et le père, vaincu par cette fermeté et touché par la grâce, cessa ses violentes et importunes poursuites ; il lui rendit même toute son affection, et, secondant le projet hardi qu'il avait conçu d'aller prêcher l'Evangile, il l'engagea à quitter Rome, accéléra son départ et lui remit des sommes considérables pour le voyage.

Notre jeune chrétien fit bientôt le premier pas qui mène à la vie parfaite ; nouvel athlète, il se dépouilla pour mieux combattre. Tous les trésors qu'il avait reçus de son père furent distribués aux pauvres ; et, libre enfin de n'écouter que les saintes inspirations de son zèle, il parcourut l'Italie, semant la foi parmi ces peuples idolâtres, les instruisant par sa parole, les édifiant par ses vertus. Malheureusement les détails nous manquent sur ses courses apostoliques.

Nous le retrouvons, dix ans après, à Milan. Le préfet de cette ville, informé qu'il détruisait le culte des dieux, le cite à son tribunal, et après l'avoir fait cruellement frapper, il le chasse de la ville avec ignominie. Heureux et plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir, lui aussi, pour la gloire de son divin Maître, Nazaire sortit de Milan, quitta l'Italie et se rendit d'abord à Cimiès, petite ville située près de Nice, dans la Gaule cisalpine. Ce fut là, d'après nos traditions, et non à Genève, qu'une dame lui amena son fils Celse, le priant de l'instruire, de le baptiser, et, s'il le voulait bien, de se l'attacher comme son disciple. La docilité du fils répondant à la foi de la mère, Nazaire prit Celse avec lui ; il ne devait plus s'en séparer.

Les conversions s'étant multipliées, le gouverneur de Cimiès s'en effraya ; l'apôtre fut en conséquence arrêté de nouveau, puis battu de verges et soumis à de cruelles tortures ; il aurait payé de la vie son zèle et ses succès si la femme du gouverneur n'eût fait comprendre à son mari tout l'odieux d'une pareille persécution contre de jeunes hommes faibles et innocents. A la prière de l'épouse de ce nouveau Pilate, la liberté fut rendue aux martyrs, mais à l'expresse condition de ne plus prêcher à Cimiès.

Profitant de leur délivrance et se confiant dans celui qui donne aux plus petits des oiseaux leur pâture, Nazaire et Celse quittent les riches pays des bords de la Méditerranée et gravissent les rudes sentiers qui conduisent au sommet des Alpes. Toutes ces montagnes étaient, à l'époque dont nous parlons, couvertes d'immenses et solitaires forêts ; l'œil n'y rencontrait guère que des glaciers presque éternels, des rochers inaccessibles et des vallées profondes au milieu desquelles vivaient, dans quelques rares et pauvres villages, des hommes grossiers et idolâtres. Ce triste aspect ne rebute point Nazaire et Celse ; ils franchissent tous ces obstacles et pénètrent jusqu'à Embrun.

Bientôt leur ardente parole, et plus encore leur sainte vie, enfantent à la foi de nombreux disciples ; ils élèvent dans cette ville une chapelle au vrai Dieu, et, laissant à d'autres le soin d'arroser cette divine semence répandue sur une terre préparée à la sueur de leur front et au péril de leur vie, ils s'en vont, insatiables de nouvelles conquêtes, évangéliser le pays viennois. C'est après avoir parcouru en apôtres toute cette province, qu'ils apportèrent à Genève, idolâtre encore, la vraie doctrine de Jésus-Christ.

De Genève, les deux héros de la vérité se rendirent à Trèves : ils prirent leur chemin par Autun, où une respectable tradition veut qu'ils aient

annoncé l'Evangile cent ans avant saint Bénigne et saint Andoche. Pourquoi, en effet, Nectaire, évêque d'Autun, aurait-il mis plus tard sa cathédrale sous le vocable de saint Nazaire ? Pourquoi ce même Nectaire fit-il aussi le voyage de Milan, où les missionnaires avaient été couronnés par le martyr ? Ne serait-ce point parce qu'il tenait à vénérer les reliques de celui qu'une tradition alors encore peu éloignée de sa source désignait comme un des apôtres des Celses ? On croit même qu'avant d'occuper le siège de Rome, saint Lin, celui-là même qui baptisa saint Nazaire, l'avait précédé en Gaule et y avait répandu la divine semence de l'Evangile¹. Mais suivons Nazaire et Celse à Trèves : cette ville était alors le siège du préfet du prétoire de la Gaule-Belgique. Les succès de leur prédication, leurs miracles éclatants, la construction d'une chapelle, soulevèrent contre eux les passions idolâtres de la foule. Cornélius, gouverneur de la ville, à qui on les dénonce, en prévient le préfet.

Celui-ci envoie aussitôt cent hommes armés se saisir de Nazaire. On lui lie les mains derrière le dos et la troupe l'emmène en lui disant : « Le préfet te commande de venir à lui ». Il fut ainsi conduit, garrotté, dans les prisons de cette ville. Celse, qui le suivait en pleurant, partagea sa captivité.

Au bout de quelques jours, le préfet, se reprochant de n'avoir pas livré de suite ces chrétiens au supplice, ordonne qu'on les lui amène. Ses satellites descendent donc dans les cachots qui renfermaient les deux confesseurs, et, croyant se rendre plus agréables à leur maître en exerçant leur cruauté envers les prisonniers, ils les frappent brutalement, les renversent, les foulent sous leurs pieds et les amènent ensuite, meurtris et sanglants, devant le préfet du prétoire. Mais, ô merveille ! ils apparaissent à ses yeux, le visage éblouissant et rayonnant de gloire.

Alors, semblable à ce roi d'Egypte qui attribuait à la magie les prodiges de la puissance du Dieu du ciel, le païen obstiné endurec son âme et fait conduire les martyrs dans un temple, avec ordre exprès de sacrifier aux dieux de l'empire s'ils ne préféraient la mort.

A peine introduits, Nazaire et Celse se prosternent ; ils prient celui qui fortifie le chrétien fidèle contre toutes les puissances de la terre et de l'enfer, et soudain les idoles se renversent et se brisent.

Le préfet, à cette nouvelle, est transporté de fureur ; pour assouvir sa rage, Nazaire et Celse devront périr sous les eaux, et si, par quelque nouveau sortilège, ils abordent au rivage, un immense bûcher est prêt ; brûlés vifs, leurs cendres impies seront jetées au vent.

Un bateau était là ; les deux confesseurs y montent ; on s'éloigne du rivage ; on pousse vers le confluent de la Sarre et de la Moselle, formant en cet endroit comme un lac fort étendu ou une petite mer, et on les précipite dans les profondeurs du fleuve. Au même instant une tempête furieuse s'élève, elle bat la nacelle et menace de l'engloutir. Cependant les glorieux Martyrs se promenaient calmes et sereins sur les flots affermis.

Epouvantés de ce nouveau prodige et sur le point de périr, les matelots poussent des cris de détresse, tendent leurs bras vers les saints Confesseurs, les appellent à leur secours. Alors, touchés de leur foi et de leur repentir, Nazaire et Celse commandent à l'élément courroucé qui s'apaise, puis ils rentrent dans la barque. On les conduit à terre et on les conjure, en tremblant, de s'éloigner pour toujours.

1. Voir le remarquable ouvrage de M. Dinet : *Saint Symphorien d'Autun*, introduction.

Après cet éclatant miracle qui venait de leur enlever, pour quelque temps encore, la palme du martyre, Nazaire et Celse reprirent la route de Milan. Arrivés dans cette ville, ils furent bientôt arrêtés par le juge Anollin, qui avait reçu les ordres les plus sévères contre les chrétiens. Il devait les exterminer jusqu'au dernier et surtout prendre garde à ce qu'ils ne profitassent pas, pour prêcher l'Evangile, de la parole qui leur était donnée dans les interrogatoires qu'on leur faisait subir.

Nazaire et Celse parurent devant le proconsul fermes et inébranlables. Ni les caresses, ni les menaces, ni les tortures, ni la vue du dernier supplice ne purent un seul instant faire chanceler leur foi.

A la lecture du jugement qui les condamnait à avoir la tête tranchée, les deux saints Martyrs firent éclater des transports de joie ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Quel bonheur pour nous », s'écria Nazaire, « que le Sauveur ait daigné nous permettre de boire à son calice et de recevoir aujourd'hui la palme du martyre ! » — « Je vous rends grâces, ô mon Dieu », s'écria Celse à son tour, « je vous rends grâces de ce que, dans un âge peu avancé, vous voulez bien me recevoir dans votre gloire ». Puis s'adressant à Nazaire, qu'il appelait toujours son père, il lui dit : « Allons, mon bon père, donnons notre sang pour celui à qui nous devons notre vie, notre salut et la conversion de tant d'âmes ».

Ils furent ensuite conduits sur une place publique, près de la porte de Rome, et ils y eurent la tête tranchée vers l'an 56 de l'ère chrétienne et sous l'empire de Néron.

La mort de ces généreux Martyrs fut un triomphe pour l'Eglise, et leur sang précieux une semence de chrétiens dont le nombre devait un jour lasser la fureur des persécuteurs, déconcerter la politique du sénat et finir par subjuguier l'univers entier.

Les corps des bienheureux Nazaire et Celse furent enlevés pendant la nuit par les chrétiens et profondément enterrés dans un jardin situé hors la porte de Rome, dans un lieu qu'on appelait les Trois-Murs. Ils y restèrent longtemps ignorés ; on avait fini par en perdre le souvenir. Tout ce qu'on en savait, c'est que les possesseurs de ce jardin défendaient à leurs descendants de vendre jamais cet héritage dans lequel était enfoui, disaient-ils, un riche trésor.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, instruit par une révélation divine du lieu où reposaient ces précieuses reliques, s'y transporta avec tout son clergé et les fit lever de terre en 393. On trouva d'abord le corps de saint Nazaire intact et parfaitement conservé ; le sang qui, suivant l'usage des premiers chrétiens, remplissait une fiole placée dans son tombeau, était rouge et vermeil comme s'il eût été versé ce même jour. Les fidèles en mirent quelques gouttes sur des mouchoirs et firent du reste une espèce de pâte dont saint Ambroise envoya une partie à saint Gaudence de Brescia. La tête fut séparée du tronc ; on eût dit qu'elle venait d'être lavée et mise en terre. Il s'exhala du tombeau une odeur si suave et si pénétrante que celle des plus doux parfums ne pouvait lui être comparée. On plaça le corps du Saint sur une litière ornée et disposée à cet effet et on le transporta dans la ville.

Dans une autre partie du même jardin, on avait aussi fait des fouilles et découvert le corps de saint Celse ; réuni à celui de saint Nazaire, ils furent tous deux déposés dans la basilique des saints Apôtres, que saint Ambroise avait fait construire. Depuis lors, on célébra la fête de l'invention de ces glorieuses reliques ; le martyrologe romain la place au 10 mai. L'Eglise de Milan, enrichie de ce nouveau trésor, en distribua une partie aux autres églises. Saint Paulin fit de ces reliques un des ornements de son Eglise de Nole. Ennode de Pavie en envoya par ses diacres à quelques évêques d'Afrique. La ville d'Embrun reçut un semblable présent avant aucune autre ville des Gaules. Artémius, successeur immédiat de saint Marcellin, en avait lui-même fait la demande à saint

Ambroise. Le précieux dépôt fut placé dans une église dédiée à Notre-Dame et bâtie, à ce que l'on croit, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'ancienne métropole.

La vénération du peuple d'Embrun pour saint Nazaire et saint Celse fut dès lors si profonde et sa confiance dans les saints Martyrs telle que quelques auteurs crurent que deux autres saints du même nom avaient été martyrisés dans cette ville.

Durant les persécutions qui s'élevèrent et les invasions qui les suivirent, on cacha, pour les soustraire à la profanation, les reliques des deux Martyrs, et, sur le même lieu, crût un poirier dont les fruits avaient, assure-t-on, le singulier privilège de guérir les personnes atteintes de quelque maladie. Plus tard, le saint trésor fut relevé de terre et une église fut construite, en l'honneur des illustres confesseurs, dans l'endroit même où avait vieilli l'arbre miraculeux.

Leur fête est inscrite aux dyptiques sacrés, le 28 juillet ; c'est aussi ce même jour qu'on en fait l'office dans le diocèse de Gap.

Jusqu'en 1770, ces deux Saints furent titulaires de la cathédrale d'Autun. Du temps du Père Giry, on conservait encore dans cette ville une ancienne monnaie qui portait d'un côté cette inscription : *Moneta sancti Nazarii*, et de l'autre ces mots : *Civitas ædua*.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry.

SAINT VICTOR, PAPE ET MARTYR

197. — Empereur romain : Septime-Sévère.

*Regnum cælorum, o homo, aliud non quarit pretium,
nisi teipsum ; tantum enim valet, quantum es : te da,
et habebis illud.*

Le royaume du ciel, ô homme, ne demande d'autre
prix que toi-même ; il vaut bien ce que tu es :
donne-toi, et tu l'auras.

Saint Augustin.

Saint Victor, Africain de naissance, fut élu pape après la mort de saint Eleuthère, arrivée l'an 185 de Jésus-Christ, après celle de l'empereur Commode, dans le temps où, suivant Eusèbe, Pertinax jouissait de l'empire. Il se montra digne successeur des Apôtres, en s'opposant avec vigueur aux hérésies qui s'élevèrent de son temps.

Théodote de Byzance, corroyeur de profession, ayant apostasié pour sauver sa vie dans la dernière persécution, osa dire, pour diminuer l'énormité de sa faute, que Jésus-Christ qu'il avait renié n'était point Dieu, que ce n'était qu'un pur homme ; en quoi il enchérissait sur les Ariens qui regardaient aussi Jésus-Christ comme une créature, mais qui avait été avant le monde. Etant venu à Rome, il y publia son erreur et s'y fit plusieurs disciples ; mais saint Victor arrêta les progrès de son hérésie en l'excommuniant avec Ebion, Artémon et un autre Théodote qui enseignait le même blasphème. Ce Théodote, appelé *Trapézite* ou le *Banquier*, forma la secte des Melchisédéciens, qui prétendaient que Melchisédec était plus grand que Jésus-Christ.

Vers le même temps on vit un nouveau converti attaquer l'Eglise, après avoir inutilement essayé d'en obtenir les premières places. Il était né dans la Mysie, sur les confins de la Phrygie, et se nommait Montan. L'ambition et l'orgueil le conduisirent insensiblement à l'enthousiasme ; il contrefit l'illuminé. Perdant quelquefois l'usage de ses sens, il se servait d'expressions tout à fait extraordinaires. Prisque ou Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, abandonnèrent leurs maris pour